



HAL
open science

Communauté, ipséité et vérité de la narration : à partir de la Phénoménologie Matérielle de Michel Henry

Miguel Nuno

► To cite this version:

Miguel Nuno. Communauté, ipséité et vérité de la narration : à partir de la Phénoménologie Matérielle de Michel Henry. Narrative Matters 2014: Narrative Knowing/Récit et Savoir, Sylvie Patron, Brian Schiff, Jun 2014, Paris, France. hal-01115836

HAL Id: hal-01115836

<https://hal.science/hal-01115836>

Submitted on 11 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Communauté, ipséité et vérité de la narration: à partir de la *Phénoménologie Matérielle* de Michel Henry*.

Nuno Miguel Proença**

En préparant ma contribution, dans le cadre de l'interrogation d'ensemble du colloque sur les formes de savoir du récit et plus particulièrement en réfléchissant aux formes que peuvent prendre la véridiction et le mensonge dans la relation thérapeutique, j'ai choisi de m'intéresser non pas au récit, mais à ce qui pourrait le conditionner. Je me suis demandé par quoi le récit pourrait être contraint, quelque chose qui serait plus essentiel, cela dont il tirerait à la fois sa force, son sens et sa vérité. La première réponse à laquelle j'ai songé est de l'ordre du sens commun. C'est avec cette certitude que nous vivons et nous orientons dans le monde : ce qui contraint le récit, ce à quoi il se réfère pour en tirer son sens et sa vérité, ce sont les faits, c'est la réalité. Même lorsqu'il s'agit de récits fictionnels (qui nous ouvrent à des réalités possibles) : le récit est conditionné par ce dont il rend compte, par ce qui est le cas dans des mondes réels ou possibles. Mais, dans une situation dialogique, comme celle de la clinique, que saurions-nous de ce qui est ou non le cas autrement que par le biais des récits qui en rendent compte ? Pour nous, en tant qu'êtres pour lesquels actions et langage sont indissociables, pour nous qui faisons partie d'une *communauté* proprement humaine par nos actes et nos histoires, ainsi que par le réseau de significations qu'ils véhiculent, pour nous qui racontons et nous racontons pour être reconnus par d'autres dans notre spécificité, qu'est-ce qui pourrait être plus important que le fait même que nous nous présentions par des formes narratives et que nous représentions de la sorte ce que nous sommes et le monde dans lequel nous sommes?

J'ai trouvé une réponse possible auprès du philosophe et romancier français Michel Henry. Son travail ne porte ni sur la narration, ni sur l'herméneutique. On pourrait même dire qu'il se trouve aux antipodes de telles questions. Il me semble, toutefois, que sa réflexion peut avoir de l'intérêt pour quiconque est concerné par les questions soulevées par le récit et par ses formes de savoir. Je crois que ce qu'il nous dit de la dimension tacite qui donne corps à la représentation peut avoir de l'importance pour la clinique chaque fois que celle-ci cherche des indices nécessaires à l'établissement de la connaissance vraie. J'ai, donc, essayé de réfléchir à la question de la vérité et du savoir du récit, notamment en situation thérapeutique, à partir de des travaux du phénoménologue.

De même que Ricœur, Michel Henry s'intéresse à la question de l'*ipséité*. Mais, si Ricœur emploie le terme d'*ipséité* pour rendre compte de la dimension narrative de l'identité, Michel Henry, en définissant l'*ipséité*, déplace la connaissance de soi du registre des symboles et de leur interprétation vers celui de l'affectivité, des émotions et de leur manifestation corporelle. Qu'il s'agisse d'un récit oral ou bien d'un récit écrit, qu'il soit factuel ou fictionnel, son essence se trouve dans la teneur affective dont il est issu et dans la réalité émotionnelle

* This article is an output of research developed under the Project *Medicine & Narrative – (Con)texts and practices across disciplines* [Ref. PTDC/CPC-ELT/3719/2012], held in CEAUL/ULICES – University of Lisbon Centre for English Studies, and funded by FCT (*Fundação para a Ciência e a Tecnologia*)

** CHAM, Faculdade de Ciências Sociais e Humanas da Universidade Nova de Lisboa. nunomiguelproenca@gmail.com

qu'il suscite au sein d'une communauté tacite, mais pourtant expressive, entre narrateur et narrataires. C'est cela qui le conditionne. C'est cela aussi qui en atteste la vérité. Si savoir il y a du récit, il ne se trouve, donc, pas au niveau des symboles que l'on peut interpréter, mais plutôt au niveau de l'évidence des signes corporels que l'on peut comprendre immédiatement.

Dans un long chapitre de sa *Phénoménologie Matérielle*, l'auteur se consacre à la question qui porte sur l'essence de la communauté, qu'il met en rapport avec celle de *l'ipséité*. Communauté et ipséité sont indissociables. Si, pour nous connaître, comme nous le dit Ricœur, nous (nous) racontons et, si, ce faisant, nous existons dans une communauté humaine dont nous reconnaissons les membres comme étant nos égaux, ce que nous sommes nous-mêmes pour ces autres en l'absence desquels aucune narration n'aurait lieu d'être, requiert leur existence. Pour que nous soyons nous-mêmes, par le biais de ce rapport *médiatisé* par les signes du langage et également par le biais des formes narratives indispensables à la constitution des identités, il faut déjà que d'autres existent. En racontant, en nous racontant, nous véhiculons les représentations nécessaires à ce processus ouvert de constitution de notre identité au sein d'une communauté. Mais, qu'est-ce qui fait *l'essence* de cette *communauté* qui est indispensable pour que chacun puisse être soi-même? Selon Michel Henry, cette essence est la *vie* elle-même. Cette vie, qui est celle de la pluralité des vivants qui composent n'importe quelle communauté, est nécessairement aussi, chaque fois, celle d'une subjectivité vivante qui s'éprouve dans sa chair. Là se trouve également l'essence de l'ipséité.

Si la communauté des vivants exprime une vie qui en est l'essence, il faut entendre celle-ci comme un mode de révélation à soi de chaque ipséité. Parce que cette dernière est vivante et parce qu'elle se donne à soi-même dans l'immédiateté d'un corps vécu, parce que cette donation immédiate est la forme dont chacun s'affecte en étant affecté par les dynamiques d'une vie dont il n'est pas à l'origine, mais qu'il retrouve en soi comme une altérité, la vie de l'ipséité est auto-affection. Une telle auto-affection essentielle situe chacun de nous dans une communauté vivante où les ipséités s'entre-affectent et s'entre-expriment. Là se trouverait, donc, ce sans quoi la narration ne serait pas possible et ce à partir de quoi chaque récit acquiert sa signification : dans ce mode initial de révélation à soi et de donation des autres en soi qui est celui de l'affectivité. Au lieu d'être langagière et linguistique, la communauté qui rend possible la narration est avant tout pulsionnelle et « entre-affective ». Au lieu d'être *médiatisée* par le langage et par les symboles de la représentation, l'ipséité se confond avec *l'immédiateté* de l'épreuve de soi qui est chaque fois impliquée dans la pluralité vivante de la communauté, comme dans chaque situation clinique.

En tant qu'il exprime les rapports entre les vivants d'une communauté, le savoir d'un récit ne repose, donc, pas dans le contenu sémantique des énoncés, mais plutôt dans la teneur affective et émotionnelle de l'énonciation. Ce qui est raconté acquiert son sens, non pas dans la représentation « visible », mais dans cette dimension invisible de l'affectivité. Là reposerait aussi la vérité de l'énonciation : non pas dans ce qui est raconté, mais dans les modes mêmes de dire et de raconter. Ce ne serait donc pas le rapport d'adéquation entre les énoncés et des référents externes qui ferait la vérité d'une histoire, mais plutôt la façon dont destinataire et destinataire s'entre-affectent par le biais de d'un ensemble d'énoncés rendant compte de faits ou de fictions. Dans chaque narration, ce qui compte vraiment ce sont la peur, l'admiration, la pitié, la colère, l'amour, la haine et n'importe qu'elle autre émotion qui l'accompagne, en tant qu'elle s'enracine dans les affects indépassables de plaisir ou de peine. Cette dimension tacite, qui relève à la fois de *l'aisthesis* et du *pathos*, est intimement liée à

l'activité cognitive nécessaire à la communication des êtres parlants et corporels que nous sommes. La recherche de la vérité du récit doit, donc, prendre en compte non seulement l'adéquation de celui-ci aux événements, mais encore la façon dont le récit exprime ces événements qui nous affectent par des signes non linguistiques, de même que nous nous affectons les uns les autres en les racontant et que nous comprenons tacitement et immédiatement les signes de cette « entre affection ». La possibilité de se comprendre de la sorte sans médiation symbolique au moment même où nous articulons symboliquement un récit repose dans le fait que chacun de nous partage l'essence d'une même vie d'où il tire un savoir qui est commun à chaque vivant.

Pour illustrer sa compréhension de la vie en tant qu'essence de la communauté, c'est-à-dire, en tant que ce par quoi les membres de la communauté ont part à leur réalité commune, Michel Henry nous donne plusieurs exemples dont l'un est celui de la relation clinique telle qu'elle a lieu en psychanalyse. Dans chacun de ces exemples, qui nous permettent de situer le récit par rapport à ce qui le conditionne et lui donne une valeur de vérité, l'auteur souligne que le rapport initial à l'autre est affectif et pré-verbal. Ce faisant, il oppose la représentation, en tant qu'elle est *médiate* et qu'elle s'articule par des symboles linguistiques ou par des images, à *l'immédiateté de la vie* en tant qu'elle s'exprime par ce lien fondamental entre *la force et l'affect* qui donne forme aux représentations. Si la représentation est consciente et intentionnelle et si elle se situe dans l'horizon du monde et de son sens, le lien entre force et affect se situe hors intentionnalité et hors sens. À ce titre, on pourrait dire qu'il est *inconscient*, mais cela ne veut pas dire qu'il n'est pas de l'ordre de la manifestation. Cela veut simplement dire que la manifestation ne se réduit pas à la représentation consciente ou mentale (par opposition à laquelle Freud a défini l'inconscient) et qu'il y a une dimension immédiate du savoir subjectif qui est inhérente à la représentation. Cela voudrait donc dire qu'il y a chaque fois une part non-verbale d'un récit qui est en train d'avoir lieu. Cette part est essentielle. Il serait inconcevable qu'un récit nous affecte, nous émeuve, nous bouleverse ou nous transforme s'il n'était pas informé par cette profondeur immédiate de la vie qui précède le langage. En revanche, écrit Henry,

« les pensées superficielles sont celles de la *médiation*. Pour *savoir* ce que nous sommes elles utilisent toujours un détour, soit que notre être véritable ne se constitue que médiatement, soit que la connaissance que nous pouvons en avoir ne soit jamais elle-même que médiate. Pour surprendre le secret de notre être la psychanalyse a abondé dans ce sens. La pulsion ne se manifeste que par ses «actes», par l'ensemble éclaté des comportements inaperçus du sujet, de ses représentations, de ses affects : autant d'indices offerts à une lecture herméneutique. Il faut donc se mouvoir à travers une forêt de symboles pour tenter de répéter les grandes lignes le long desquelles la pulsion a tenté de se décharger [...]. Pour ressaisir cet être éclaté et dispersé à travers [l'ekstase du] le temps, [par des récits qui tentent d'en unifier la représentation] il n'est d'autre moyen que d'en opérer la reconstruction à partir de fragments épars, de le concevoir comme leur seule loi d'intelligibilité – mais d'abord de recueillir ces fragments, d'en proposer la recollection exacte dans le souvenir : tâche difficile si chaque souvenir en cache un autre et s'il faut frayer un chemin à travers le labyrinthe de ces écrans »¹.

Autrement dit, si nous suivons Michel Henry, et contrairement à ce qu'avance Ricœur, la narration n'a pas un rôle primordial dans la constitution de soi-même, ni dans le rapport inexpugnable à l'autre. Ce n'est pas par le récit que nous acquérons un savoir de nous-mêmes ou des autres. C'est seulement dans le Fond de la vie qui nous est commun à chacun de nous. Au lieu d'être ce par quoi *l'ipséité* se constitue dans une communauté relationnelle, le récit - en raison même de la médiation symbolique qu'il requiert - est entendu comme une forme

¹ M. Henry, *Généalogie de la Psychanalyse*, Paris, PUF, 1985, p. 397.

d'écart à soi et comme un éloignement de ce qui est en jeu dans chaque rencontre. Au lieu d'être uniquement accessible par la représentation, la vérité de la connaissance qui peut être obtenue par les récits, se trouverait dans *ce qui se manifeste* à chaque rencontre, à commencer par la rencontre avec soi, dans l'expressivité du corps vivant. L'efficace thérapeutique de la psychanalyse ne se trouverait donc pas dans l'interprétation, mais dans sa capacité de transformer, lors d'une série de rencontres parlées, la réalité affective, corporelle et charnelle des récits par lesquels quelqu'un se présente. Pour surprendre l'être que nous sommes, la psychanalyse a abondé dans le sens contraire, en cherchant dans les actes du sujet, dans ses représentations, ses affects et ses comportements inaperçus des *indices* offerts à une lecture herméneutique : pour nous connaître, il faudrait « se mouvoir à travers une forêt de symboles pour tenter de repérer les grandes lignes le long desquelles la pulsion a tenté de se décharger »². Cette traversée serait, à proprement parler, labyrinthique, chaque symbole renvoyant à d'autres symboles par des voies qui nous détourneraient à jamais de l'accès à nous-mêmes. La tâche de compréhension et d'interprétation de soi serait proprement infinie alors que si pulsion il y a, donnant forme aux représentations d'un sujet, notamment à ses récits, cette pulsion est en train de se répéter dans communauté que forment patient et le thérapeute et dans son immédiateté émotionnelle et affective. Confier à la mémoire et au récit le rassemblement de notre être, de tous ces morceaux de nous-mêmes éparpillés dans l'extériorité absurde de ce qui se tient au dehors, dans un monde fait de représentations, la tâche de collectionner en lien avec le récit tous ces événements dits traumatiques qui jalonnent le cours de notre existence, « en recousant indéfiniment le fil indéfiniment rompu de toutes ces petites histoires », écrit Henry, « c'est oublier que ce rassemblement s'est déjà accompli : il est le Rassemblement intérieur originel en lequel réside l'essence de toute puissance et la mémoire elle-même, l'Archi-Révélation de l'Archi-Corps, l'éternelle étreinte avec soi de l'être et de son pathos et, avant sa dispersion illusoire dans l'extériorité irréaliste de ce qui se tient au dehors, dans le monde de la représentation »³.

Dans ce Fonds commun, essentiel et immédiat, je n'ai besoin ni de me présenter ni de me représenter en tant que *moi* pour les *autres* dans un monde de représentations communes. Je n'ai donc pas non plus besoin d'unifier et de reconstruire par le souvenir les fragments épars de moi-même, à travers plusieurs époques de mon existence, ni de les recueillir par des récits, comme je n'ai pas non plus besoin d'interpréter des *signes* pour connaître l'autre. Sa manifestation signifie de façon *immédiate*, elle se situe dans le devenir d'une rencontre et elle est issue des possibilités de notre communauté vivante. « Je perçois, j'atteins directement dans mon intentionnalité l'être psycho-physique de l'autre, son corps vivant, c'est-à-dire, habité par un psychisme, un corps qui voit, qui prend, qui sent, qui souffre, qui éprouve du plaisir. Le corps vivant ou l'être psycho-physique de l'autre est *une totalité, une unité indissociable* de telle manière qu'il est impossible d'en percevoir un aspect, l'aspect corporel, sans percevoir l'aspect psychique, ou inversement »⁴. Ce sera le cas lorsque nous écoutons le récit de quelqu'un, ou bien lorsque nous racontons une histoire. Qu'il s'agisse de notre propre histoire ou de celle d'un autre, elle est inséparable des signes corporels qui se manifestent à mesure qu'elle est racontée.

Dans cette communauté essentielle de la vie, « je perçois non seulement le corps de l'autre, mais son psychisme [...] je perçois non seulement la rougeur de son front, mais sa honte, immédiatement,

² *Ibid.*, p. 397.

³ *Ibid.*, p.398.

⁴ M. Henry, *Phénoménologie Matérielle*, Paris, PUF, 1994, p.167.

indissolublement, nous dit Henry. L'unité psycho-physique est une unité primitive, et c'est après coup seulement qu'une dissociation est introduite entre deux séries »⁵, entre le psychique et le physique, entre le lieu des représentations et le corps... comme s'ils n'avaient pas de lien interne et qu'ils n'étaient pas issus d'un même lieu. Avant le monde et ses représentations, là où celui-ci acquiert sa forme, se trouve ce lieu (de la vie) où se forment nos récits. Ce lieu anonyme, qui est partout et nulle part en particulier, est ce Fond de la vie. Il est ce à partir de quoi s'organisent les diverses réalités psychiques, comme la mémoire ou l'imagination, qui donnent un contenu représentatif aux récits. C'est ce Fond qui confère savoir, force et vérité à la narration. Que saurions-nous en effet, en écoutant un récit si nous n'étions pas informés à chaque instant de ce que c'est que d'éprouver de la joie ou de la douleur, de ce que sont la souffrance ou la jouissance, la crainte, le respect, l'amour, etc. Comment imaginerions-nous, comment nous représenterions-nous des situations où chacun de ces affects et chacune des ces émotions ont lieu ? Comment comprendrions-nous les personnages d'un livre, d'un film ou d'une pièce de théâtre (ou tout simplement quelqu'un qui nous parle de lui-même) si ce n'était par l'immédiateté de cet Archi-Corps où résonne celui des autres ? Autrement dit, au départ, ce dont les récits rendent compte ce ne sont pas des faits externes auxquels la narration vient s'ajouter, comme un écran qui nous en sépare. Le récit exprime plutôt ce lieu qui n'est ni intérieur ni extérieur, que chaque corps incarne, lieu toujours constitué de prédicats qui sont tout autant axiologiques qu'affectifs, qui ont des qualités de la vie vécue par chacun de nous et éprouvée au travers de notre chair. Le monde dont on nous parle, ou dont nous parlons, peut alors être serein ou menaçant, nuisible ou avantageux ; il peut être psychique, ou fait de forces, comme il peut aussi être fiévreux, peuplé d'affrontement, de ressentiment, d'ennui ou de fatigue, mais encore de regards qui nous regardent, qui nous ignorent ou qui nous fuient, nous dira Michel Henry.

Ce lieu qui n'en est pas un, et duquel le monde et les représentations sont issus, est la pure Potentialité de la vie incarnée par chaque vivant. C'est là que se trouve le savoir nécessaire à la connaissance par les récits, non seulement pour les narrataires, mais aussi pour les narrateurs. C'est là également que se trouvent les possibilités de notre être, de cet être même que nous cherchons à connaître par les histoires que chacun raconte à son propre sujet. Mais, l'être de chacun des narrateurs que nous cherchons à trouver par la mémoire et le récit, ne se trouve pas dans ce qui est raconté mais plutôt dans la Potentialité de la vie qui rend possibles le souvenir, la représentation et l'énonciation. Une telle potentialité est préalable à la méthode de connaissance de soi proposée par la psychanalyse ou par d'autres formes cliniques où le récit joue un rôle essentiel. Ce que nous *disons* de cet être immédiat et pré-verbal, de cet être que nous essayons de retrouver au moyen de la représentation, ne sera donc jamais ni tout à fait vrai, ni tout à fait suffisant. « La possibilité de se souvenir, nous dit Michel Henry c'est la Potentialité en tant que telle, soit notre être originel et propre en *tant qu'il dément tout ce qu'on vient de dire de lui*⁶. Toute pensée qui confie l'être au recueil de la mémoire est donc la proie d'une contradiction. Au juxtaposé et au dispersé la mémoire se joint par une sorte d'harmonie pré-établie, elle est un *je pense* qui accompagne toutes nos représentations, qui les tire l'une après l'autre de la virtualité qui n'est rien, qui est l'inconscient, pour leur conférer l'être dans l'actualité phénoménologique. Mais c'est la possibilité de la mémoire qui est le problème, la puissance en laquelle elle repose ultimement. [...] L'essence de la puissance n'est donc pas l'Inconscient mais le premier apparaître, la venue en soi de la vie. Le principe de la mémoire n'est pas la

⁵ *Ibid.*, p.169.

⁶ *Ibid.*

représentation mais l'Archi-Corps en lequel l'hyperpuissance est effective et auquel la mémoire représentative elle aussi appartient, en tant qu'elle est d'abord un pouvoir. Confier à la mémoire le rassemblement de notre être, de tous ces morceaux de nous-mêmes éparpillés dans l'extériorité absurde de l'ek-stase, de tous ces événements dits traumatiques qui jalonnent le cours de notre existence, recoudre indéfiniment le fil indéfiniment rompu de toutes ces petites histoires, c'est oublier que ce rassemblement s'est déjà accompli : il est le Rassemblement intérieur originel en lequel réside l'essence de toute puissance et la mémoire elle-même, l'Archi-Révélation de l'Archi-Corps, l'éternelle étreinte avec soi de l'être et de son *pathos* et, avant sa dispersion illusoire dans l'extériorité irréalité de l'ekstase, l'essence même de notre être »⁷. L'essence de la puissance n'est donc pas l'Inconscient d'où l'on tire un à un les fragments du temps perdu qui, par leur recollection, mèneraient à l'être retrouvé, mais le premier apparaître, *la venue en soi de la vie* qui est unité initiale et sans faille, qui est rassemblement et unité d'où le récit tire son savoir.

⁷ M. Henry, *GM*, 398.